Ami du Clergé du 12 mai 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Pentecôte. — I. Le triomphe de l'Evangile, 273. — II. Le zèle des âmes, ou l'action catholique, 275.
Instructions du dimanche. — XXXIII. *Pentecôte :* Le grand mystère de l'Eglise, 280.
Lectures pour le Mois de Marie. — *31e Jour :* Le vrai serviteur de Marie obtient la vie éternelle (*fin*), 281.
Pour une Première Messe. — I. Le sacerdoce, joie du prêtre et des chrétiens, 283.
Sujets de circonstance. — *Pour une Réunion d'agriculteurs :* Le catholicisme et les œuvres agricoles, 286.

POUR LA PENTECOTE

I

LE TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE

Mes frères,

Jésus-Christ avait annoncé qu'après avoir été élevé de terre, il attirerait tout à lui (Jo., XII, 32), que beaucoup viendraient de l'Orient et de l'Occident prendre place dans le royaume des cieux (Mt., VIII, 11), que son Evangile serait prêché dans le monde entier, que de toutes les brebis dispersées au milieu des nations il ferait un seul bercail sous la conduite d'un seul pasteur (Jo., x, 16).

Selon toutes les vues de la prudence humaine, cette prédiction devait passer pour chimérique, et elle aura probablement rencontré plus d'un sourire d'incrédulité parmi les premiers auditeurs des Apôtres.

Cependant l'histoire a confirmé les paroles de l'Homme-Dieu.

Nous constaterons le fait, puis nous verrons quels obstacles s'opposaient à ce qu'il se produisît, et enfin par quels moyens il s'est accompli.

I. — *Le fait*

Après la descente du Saint-Esprit, les Apôtres, dociles à l'ordre du Maître, commencent à prêcher l'Evangile. Plusieurs fois ils sont arrêtés et emprisonnés. Défense leur est faite de parler au nom de Jésus ; mais ils n'en continuent pas moins de l'annoncer dans le temple et dans les maisons, car, disent-ils, « il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. »

A la suite du martyre de S. Etienne, une persécution générale est dirigée contre la communauté chrétienne. Ce fut l'occasion de la conversion de S. Paul et de la rapide diffusion du christianisme en Asie Mineure.

Avant leur dispersion, en 51, les Apôtres professent leur foi à l'universalité de l'Eglise et se partagent le monde.

Tacite, historien du premier siècle, affirme que, sous Néron, il y avait à Rome une grande multitude de chrétiens (*Annales,* XV, 14). Un autre, Pline le Jeune, écrit à l'empereur Trajan que « la contagion de la superstition chrétienne n'a pas seulement infesté les villes, elle a gagné les villages et les campagnes, » et Suétone, né vers 70, nous apprend que Rome chassa les Juifs, comme conspirateurs persévérants sous l'impulsion du Christ. « On trouve des chrétiens dans tous les pays, » dit Sénèque ; et Julien l'Apostat avoue que dans la Grèce et dans l'Italie un grand nombre de personnes honoraient Jésus-Christ pour Dieu.

Après le témoignage des païens, écoutons celui des chrétiens. « Nous ne sommes que d'hier, disait Tertullien, et nous avons envahi tout votre empire, cités, îles, camps, palais, sénat, forum ; nous ne vous laissons que vos temples. » S. Justin, cent ans après Jésus-Christ, témoigne qu' « il n'est pas une seule nation dans laquelle on n'adresse des prières au Créateur de l'univers, au nom de Jésus crucifié. »

Lorsque les Apôtres se répandirent à travers le monde, la croix à la main, l'univers était idolâtre ; trois cents ans plus tard, l'immense majorité du monde connu avait renoncé à l'idolâtrie pour embrasser l'Evangile. Voilà le fait incontestable.

C'est un fait aussi qu'au temps de Constantin, la croix du Sauveur, auparavant objet d'humiliation et de honte, était devenue l'objet de l'adoration et de l'amour.

Mesurons la portée de ce fait.

II. — *Les obstacles*

Considérons d'abord les obstacles que devait rencontrer la diffusion de l'Evangile.

Sans doute, la paix universelle, l'uniformité de langues et d'idées, la rapidité et la sécurité des communications, l'impuissance de la philosophie, le sentiment religieux des nations orientales, la dépravation du sens moral, la liberté de leur culte laissée aux chrétiens, tout cela favorisait l'évangélisation des peuples. Mais qu'étaient ces facilités à côté des obstacles ?

1. Le premier était le *paganisme*.

Lorsque les Apôtres entrèrent en scène, tout le genre humain, à l'exception du peuple juif, était plongé dans l'idolâtrie. Les religions païennes, par cela qu'elles alliaient le culte des dieux avec toutes les séductions de la vie, répondaient ainsi aux besoins religieux, en même temps qu'aux plus basses inclinations de la nature humaine. Elles conservaient le sentiment religieux, mais en le dépravant. A Rome, les classes supérieures étaient devenues sceptiques, il ne restait guère des anciens cultes que les cérémonies officielles.

Le christianisme avait donc à arracher des âmes non seulement l'attachement particulier à tel ou tel culte, mais encore une certaine dévotion à tous les paganismes du monde.

Comment, à la place de la foi aux dieux de l'Olympe, implanter la doctrine mystérieuse d'un Dieu nouveau ? Et quel Dieu ? Un homme né dans une étable et qui, après avoir passé trente ans dans un atelier et parcouru pendant trois années les routes de la Judée, au milieu des acclamations des foules et du dédain des lettrés, des puissants, avait fini par le supplice infâme de la croix entre deux scélérats !

Aussi la croix fut-elle une folie pour les païens. Celse reproche aux chrétiens d'adorer un criminel digne de mépris. Tacite appelle le christianisme une exécrable superstition. Le christianisme était cent fois plus incroyable à la société païenne qu'à notre

société. Le dogme chrétien était pour elle une absurdité.

L'histoire d'un Dieu qui se laisse mettre en croix est plus extraordinaire que celle de Dieu qui se fait homme. Un Dieu qu'on crucifie ! Un Dieu qui meurt !

Comment douze ignorants, n'ayant d'autre livre que la Croix, ont-ils pu saisir la doctrine si sublime du Christ, l'enseigner partout isolément sans se contredire, et se faire entendre sur ces choses aussi élevées, en des lieux si divers ? Comment expliquer que la doctrine mystérieuse du Christ soit devenue la croyance de l'univers civilisé ? Une chose n'est crue par la généralité des hommes que parce qu'elle est vraie ou vraisemblable. Or le christianisme est le contrepied du sens païen et son enseignement est invraisemblable. Est-il vraisemblable, en effet, que Dieu soit mort sur une croix ?

Ce n'est donc pas la vraisemblance, mais la vérité qui, par une force supra-humaine, a ouvert les voies du christianisme.

Comment humainement soumettre à la morale si pure de l'Evangile, des âmes pour lesquelles le paganisme avait été un prétexte à des désordres de toute espèce ? Les passions honteuses forment toujours le plus difficile obstacle à l'œuvre du salut. Dès lors, le christianisme avait autant d'idoles à renverser qu'il rencontrait de cœurs sensuels.

Or, voilà que devant la croix, dit Bossuet, « s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adorait sur les autels, et celles que chacun servait dans son cœur... Jésus-Christ, par le mystère de sa croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances au lieu de l'amour des plaisirs ; le cœur purifié, comme dit Jésus-Christ lui-même (Mt., v, 8), est rendu capable de voir Dieu, et l'homme, loin de faire Dieu semblable à soi, tâche plutôt à devenir semblable à Dieu. » *(Hist. universelle,* 2e Part.).

Avec le culte du vrai Dieu, nous voyons apparaître de nouvelles mœurs, de nouvelles institutions, tout un monde nouveau ; les vertus les plus éminentes, les plus contraires à la nature se répandent par toute la terre.

2. Le second obstacle à l'évangélisation du monde venait de la puissance politique.

La liberté de conscience était inconnue de l'antiquité. Le culte national faisait partie essentielle des institutions sociales. Les Césars eux-mêmes se donnaient comme des dieux, et ne pas sacrifier à César était une impiété et un crime de lèse-majesté. Les chrétiens déclarant ne pouvoir rendre à l'empereur des honneurs divins, bien qu'ils prient pour son salut et qu'ils acquittent scrupuleusement les impôts, les chrétiens sont traités d'ennemis publics, de faction illicite.

Mais ce qui devait le plus révolter les pouvoirs politiques si jaloux de leur autorité, c'était l'établissement par le christianisme, au sein de la société, d'un pouvoir spirituel distinct et indépendant du pouvoir civil. Aussi bien, les empereurs défendent le culte national et leur propre puissance par la persécution. Malgré l'innocence reconnue des chrétiens, dix fois elle sévit avec fureur, et les martyrs se comptent par centaines de mille.

C'est ainsi que, méconnu, calomnié, méprisé, repoussé, le christianisme acheva de vaincre, et qu'après trois siècles de cette affreuse lutte, l'univers se trouva chrétien. Le sang des martyrs comme une semence avait rejailli en moissons fécondes. Le monde païen, abattu dans ce duel avec l'Evangile, dut proclamer que la religion chrétienne était vraiment l'œuvre de Dieu.

III. — *Les moyens*

Et quels furent les moyens employés pour triompher de ces multiples obstacles ?

1o Ce qui frappe avant tout, c'est l'incapacité des hommes chargés de cette œuvre prodigieuse qu'était la conversion du monde.

Ils sont douze, tous de basse origine, occupés à des métiers vulgaires. L'Evangile écrit par eux étale à chaque page le spectacle de leur ignorance, de leurs préjugés, de leur lâcheté, de leurs compétitions. Le Maître lui-même les en reprend.

Le premier entre tous est Simon, surnommé Pierre; il s'est distingué par des élans de foi superbes, mais suivis de défaillances lamentables. Voilà le futur chef de l'Eglise. Les autres sont des inconnus. Ils étaient donc d'une infériorité notoire. Et ce sont ces hommes que Jésus-Christ choisit pour opérer la plus grande révolution qu'ait vue le monde, avec la promesse d'être « comme des agneaux au milieu des loups » (Mt., xx, 16), d'être « traduits devant les tribunaux, battus de verges » (x, 17, 18), « poursuivis de ville en ville, calomniés, chargés de fers, livrés au dernier supplice, en butte à la haine universelle à cause de son nom » (x, 22).

2o Et quelles sont les armes des Apôtres ?

L'homme, pour triompher des obstacles qu'il rencontre, dispose de trois armes : la force brutale, la passion, la science. A l'aide de la première, Babylone et Rome ont conquis le monde ; Mahomet s'est servi en outre de la seconde ; la Grèce a régné par la troisième.

Jésus les rejette toutes. Il repousse la violence (Mt., x, 16). La seule vengeance qu'il permet à ses envoyés, c'est de secouer la poussière de leurs pieds, lorsqu'ils seront éconduits (Mt., x, 14). Il condamne toutes les passions mauvaises, même une pensée d'impureté ou de haine. Enfin, il dédaigne la troisième arme, celle de l'esprit : c'est aux petits que les choses de Dieu ont été révélées (Luc, x, 21) ; les Apôtres ne doivent mettre leur force ni dans une rhétorique orgueilleuse, ni dans les vaines recherches de l'éloquence humaine, ni dans l'art de la politique.

Quel est donc le secret de leur force ? S. Paul nous l'a dit après Jésus-Christ : c'est la grâce de Dieu (I Cor., I, 27-29) ; la grâce, ou l'action divine qui accompagne leur parole et qui se manifeste par les prodiges qu'ils opèrent. Il est là et pas ailleurs. Plus l'instrument est faible, disproportionné, et plus la main qui, par lui, accomplit des merveilles, apparaît puissante.

* *

Telle est, m. f., l'œuvre prédite par Notre-Seigneur. Quand, à pareil jour, à la parole de Pierre, trois mille hommes se déclarèrent disciples du Christ, le premier noyau de l'Eglise catholique était formé. Depuis, il n'a pas cessé de se développer pour atteindre les proportions que nous lui connaissons aujourd'hui. A peine se dessinait-il, que déjà l'opposition s'annonçait ; et elle non plus ne devait pas prendre fin. Mais plus elle s'accuserait, plus le bras de Dieu dans la conservation de l'Eglise se ferait reconnaître, *digitus Dei est hic.*

Témoins, après dix-neuf siècles, des épreuves et des gloires, des luttes et des triomphes de l'Eglise catholique, remercions Dieu de l'avoir instituée et

aimons à redire les accents d'admiration du Psalmiste : « C'est là l'œuvre du Seigneur ; elle est admirable à nos yeux » (Ps. CX, 3). Puissent les incrédules se laisser convaincre par un prodige auquel chaque siècle apporte une nouvelle consécration, et s'honorer de compter enfin parmi ses fils soumis et aimants ! Ainsi soit-il.

II

LE ZÈLE DES AMES, OU L'ACTION CATHOLIQUE

Ignem veni mittere in terram, et quid volo, nisi ut accendatur ? Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il s'allume ? (Luc, XII, 49).

Mes frères,

Quel est donc ce feu mystérieux que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre et dont il désire que tous les cœurs soient embrasés ? C'est le feu divin dont le foyer est le cœur de Dieu même, qui est la charité par essence. C'est ce feu divin que, à pareil jour, le Saint-Esprit répandit autrefois par torrents sur les Apôtres et que les Apôtres portèrent ensuite jusqu'aux extrémités de la terre. C'est ce feu sacré qui, aujourd'hui encore, enflamme leurs successeurs, ces généreux missionnaires, qui vont par delà les mers porter aux infidèles le nom de Jésus-Christ et le bienfait du christianisme. C'est cette flamme céleste qui s'allume au cœur du prêtre lorsqu'il reçoit sa mission divine et qui ne doit plus s'éteindre qu'à son dernier soupir. C'est enfin, m. f., le zèle des âmes qui, comme un feu dévorant, doit embraser tous les cœurs.

Je dis : tous les cœurs, car le Sauveur n'excepte personne quand il affirme : « *Ignem veni mittere in terram*, je suis venu apporter le feu sur la terre, *et quid volo nisi ut accendatur ?* et que veux-je, sinon qu'il soit partout allumé? » Il ne parle donc pas seulement pour les Apôtres et leurs successeurs dans le sacerdoce ; il parle pour tous ses disciples jusqu'à la fin des siècles ; il parle pour vous, m. f., qui êtes ici rassemblés, et il vous charge tous de sauver vos frères ; il veut que tous les chrétiens dans le monde soient les apôtres du monde, les missionnaires des âmes qui s'égarent, les auxiliaires du prêtre, comme le prêtre est le coopérateur de Dieu.

C'est pour vous rappeler ce grand devoir de l'apostolat de tous, c'est pour ranimer dans vos cœurs le zèle de l'action catholique, que nous allons méditer ensemble les sublimes paroles du Sauveur : *Ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur ?* Je vous demanderai si, à la vue des scandales qui débordent de toutes parts, vous laisserez tranquillement ravir à Dieu ses adorateurs, et à l'Eglise ses serviteurs et ses enfants; si, lorsque tant de bras sont levés, maintenant plus que jamais, pour faire tomber sous leurs coups des âmes rachetées par le sang d'un Dieu, vous ne ferez rien pour les sauver; si vous n'aurez pas autant de zèle pour gagner, pour ramener des âmes à Jésus-Christ, que les méchants en montrent tous les jours pour les perdre. En deux mots, *pourquoi* devons-nous, et *comment* pouvons-nous sauver nos frères ?

I. — *Pourquoi ?*

Trois motifs doivent faire naître et développer en nous le zèle des âmes ; ce sont : la gloire de Dieu, la croix de Jésus-Christ et l'abîme éternel.

1. — La gloire de Dieu d'abord. Qu'est-ce que le zèle ? Le zèle, dit un Docteur, est le gardien de l'honneur divin et de la gloire divine, *custos divini honoris et gloriæ ;* il est le défenseur de la cause et des intérêts de Dieu. Dès l'instant où le zèle est venu échauffer, embraser notre âme, nous ne voyons que Dieu, nous ne respirons que sa gloire ; tout ce qui plaît à Dieu nous plaît, et tout ce qui peut l'offenser fait couler nos larmes les plus amères. Le chrétien zélé, quand il voit Dieu aimé, connu, honoré, glorifié, partage la joie des anges, il entonne le cantique d'actions de grâces dans les transports de sa jubilation. Mais si l'objet de son amour est outragé, il s'abandonne alors à une inconsolable douleur, ou plutôt, il s'anime, il s'enflamme, il s'indigne, il cherche, quand il le peut, les coupables et leur demande compte de leurs outrages sacrilèges.

Voyez ces hommes apostoliques qui vont porter la lumière de la foi au milieu des tribus sauvages. Qu'est-ce qui fait palpiter leur cœur ? Qu'est-ce qui conduit leurs pieds glorieux au sein de ces peuplades jusqu'alors ensevelies dans les ténèbres de l'ignorance spirituelle et les ombres de la mort éternelle ? L'amour ou plutôt la passion de la gloire de Dieu. Ils ont vu que cette gloire était méconnue, qu'en vain Dieu avait multiplié les inventions et les merveilles de sa charité pour les hommes, que le démon s'enivrait de l'encens dû au seul Très-Haut ; et alors leur cœur s'est gonflé de douleur et d'indignation et les pleurs ont ruisselé de leurs yeux, et, dans un sublime transport, ils se sont arrachés à leur patrie, à leurs parents, à leurs amis, à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, et sans craindre l'océan et ses tempêtes, la barbarie des mœurs et les persécutions sanglantes, et avec la perspective peut-être du martyre, ils n'ont pas hésité à voler jusqu'aux confins de l'univers pour y défendre la cause, les intérêts, la gloire de leur Dieu.

Plus d'une fois, m. f., vous avez senti votre cœur s'émouvoir en parcourant les Actes de ces nouveaux Apôtres, les *Annales de la Propagation de la Foi ;* en lisant les prodiges opérés par les missionnaires, vous avez regretté peut-être de vous voir enchaînés dans votre patrie, vous voudriez aussi traverser les mers, aller chercher les idolâtres, les infidèles.

Eh bien ! m. f., je viens vous le dire : vous n'avez pas besoin de franchir les limites de votre pays, de votre famille, peut-être. Des infidèles, hélas! vous en êtes environnés de toutes parts, vous en avez par milliers sous les yeux. N'entendez-vous pas ces blasphèmes contre le ciel, ces imprécations contre Dieu, tous ces outrages à sa religion, à ses dogmes, à sa morale, à ses ministres ? La gloire de Dieu n'est-elle pas partout foulée aux pieds ? Et sous vos yeux, dans votre maison même, est-elle toujours respectée ? N'avez-vous pas un véritable apostolat à y exercer ? Et vous ne vous sentiriez pas remplis, pénétrés de zèle ? Vous ne soutiendriez pas la cause de Dieu? vous ne défendriez pas ses lois ? vous ne les protégeriez pas contre ses ennemis ? Mais s'il y avait des hommes assez audacieux pour attaquer votre famille, flétrir votre nom, votre condition, certes vous ne demeureriez pas gravement silencieux, vous trouveriez mille moyens de défense et vous sauriez très bien imposer silence à vos accusateurs. Et voilà Dieu outragé, la religion accusée, voilà des âmes sans nombre qui se déclarent contre Jésus-Christ, et vous ne le soutenez pas, vous ne le défendez pas ! Mais n'est-ce pas là le premier de vos devoirs ? N'est-ce pas votre obligation la plus sacrée ?

Et d'ailleurs, est-il un plus beau ministère : avoir Dieu en quelque sorte pour client, être le défenseur de sa cause, l'avocat de ses intérêts, le protecteur de sa gloire ! Quelle fonction plus auguste pouvez-vous ambitionner sur la terre ?

Au reste, remarquez-le bien, si vous n'êtes pas pour Jésus-Christ, vous êtes nécessairement contre lui : il n'y a pas de milieu ; et si vous n'avez pas le courage, la générosité de prendre les armes en sa faveur, vous passez immédiatement et par le fait aux rangs des lâches, des apostats. Notre-Seigneur lui-même vous l'a dit sans détour : « *Qui non est mecum contra me est*, celui qui n'est pas pour moi est contre moi » ; s'il n'a pas la franchise de se déclarer mon disciple, moi je vous le dénonce comme mon ennemi, *qui non est mecum contra me est !*

2. — Si ce premier motif ne vous suffit pas, m. f., je vous parlerai maintenant au nom de la croix, au nom de la charité d'un Dieu crucifié, et je vous dirai : Si vous ne voulez pas être les défenseurs de Dieu, si les intérêts de sa gloire ne vous touchent pas, ne dédaignez pas au moins d'être les coopérateurs, plus que cela, les bienfaiteurs de Jésus-Christ.

Mais ici, comment vous exprimer ce qui est au-dessus de toute langue ? Voyez cette croix qui s'élève sanglante sur la montagne du sacrifice, et entre ses bras la Victime adorable. Au-dessus d'elle, le ciel irrité, sombre et menaçant ; au-dessous, la terre coupable, affaissée sous le poids de ses crimes et sous les coups de l'anathème divin. Alors le Dieu Sauveur s'interpose entre la justice infinie et les criminels qu'elle va frapper : « Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! Ils sont pécheurs, mais je suis votre Fils ; eh bien ! je prends sur moi tous leurs châtiments et je leur abandonne mes mérites. » Il dit, et l'offrande est acceptée, et le Fils unique de Dieu attire sur lui toutes les vengeances, s'immole pour les pécheurs, il arrose la terre de son sang, il est abreuvé d'outrages, brisé, déchiré, mis en pièces par les instruments de torture : le voilà blessé à mort, il n'a plus qu'un souffle, il pousse encore un grand cri : « *Sitio*, j'ai soif, » je suis altéré jusqu'à la mort, je suis dévoré de la soif du salut des âmes ! Bientôt après, il repose dans la mort, et nous pouvons lire au pied de la croix, écrite avec son sang, cette double inscription : « C'est ainsi qu'il a aimé les âmes ! Voilà ce que les âmes ont coûté à Dieu ! »

Ce spectacle, m. f., se voyait il y a dix-neuf siècles ; mais il dure encore et il durera jusqu'à la consommation des siècles par son souvenir et sa vertu. Que dis-je ? Il se présente encore et se renouvelle tous les jours sous nos yeux. Qu'est-ce en effet que la Sainte Eucharistie, sinon le renouvellement, la continuation, la représentation vive et prolongée du Calvaire ? Qu'est-ce que l'autel, sinon la croix ? Qu'est-ce que le sacrifice que nous offrons tous les jours et sur tous les points du globe, sinon celui que le Pontife éternel a consommé sur le Golgotha ? Partout je crois voir Jésus encore les bras en croix et appelant à lui les âmes ; et partout où je vois des âmes, je vois une goutte, je vois des flots de sang de Jésus-Christ.

Chrétiens, sauvez donc le sang de Jésus-Christ ; rachetez ce sang rédempteur ! Qu'est-ce qu'une âme pécheresse ? C'est une goutte de sang de Jésus-Christ inutilement répandue. Allez donc la recueillir, reportez-la dans le Cœur qui en fut la source. Encore une fois, au nom de la charité divine, apportez des âmes au Dieu mourant pour elles ; apaisez cette soif qui le consume ; soyez les consolateurs et les bienfaiteurs de Jésus-Christ !

3. — Autre spectacle, m. f., autre pensée de foi. Voilà que sous la croix se creuse un abîme ; et maintenant, changeant de langage, je vous dis au nom de la charité fraternelle : Rendez votre Dieu à vos frères qui se perdent, rendez la vie à leurs âmes qui se meurent ; soyez les sauveurs de vos frères ! L'enfer est creusé avec ses brasiers insatiables et ses gouffres toujours ouverts, et le chemin qui y conduit est large et les âmes s'y précipitent, aussi nombreuses, aussi pressées que les flocons de neige en un jour d'hiver. Et qui donc ira leur barrer le chemin de l'abîme ?... Le prêtre sans doute est là ; il se tient, c'est son poste d'office, au seuil de l'éternité, afin d'arrêter les hommes et de les remettre dans la voie du ciel. Mais le prêtre ne suffit pas ; le prêtre, hélas ! malgré son dévouement et sa charité, le prêtre ne peut atteindre tout le monde. Vous ne le savez que trop : aujourd'hui plus que jamais, il est vrai de dire que la moisson est abondante et les ouvriers trop peu nombreux.

Il est non moins vrai que beaucoup redoutent le prêtre, lui, le médecin, l'ami, le sauveur, et le fuient, le regardant comme le messager de la mort, comme une apparition lugubre, comme la mort elle-même qui vient saisir sa proie. Eh bien ! là où le prêtre ne peut atteindre, vous, m. f., vous le pouvez. Remplacez-nous donc, s'écriait déjà de son temps S. Augustin, tendez une main secourable, une main de sauveur à vos frères qui se perdent ; et si vous la leur refusez, vous effacez de votre front la marque du christianisme, et vous qui vous dites leur ami, vous êtes leur plus cruel bourreau. Au nom de la charité fraternelle, chrétiens, ayez du zèle pour les âmes !

4. — Quelqu'un dira peut-être : « Moi, je ne réponds pas des autres ; j'ai déjà bien assez à faire de me sauver sans me charger des autres ! » — Ah ! vous ne répondez que de vous ! Mais savez-vous bien que pour répondre même de vous, vous avez à répondre des autres ?... Vous ne répondez que de vous ! C'est précisément ce que répondait le premier fratricide au Seigneur qui lui demandait où était son frère : « Est-ce que j'en suis chargé ? répond-il, est-ce que je suis le gardien de mon frère ? »... Vous ne répondez que de vous ! Direz-vous cette parole au père de famille, quand il vous dira un jour : « La voix du sang de ton frère a crié jusqu'à moi ! » — Vous avez déjà bien assez à faire de vous sauver ! Oh ! certainement, et vous dites bien mieux encore que vous ne pensez ; car si vous avez de pareils sentiments, si vous avez tant de charité dans le cœur, vous avez beaucoup à faire en effet et peut-être beaucoup trop ; car sachez bien qu'entre le paradis et l'égoïsme il y a un abîme infranchissable ; Dieu a cette fierté, passez-moi l'expression, de n'admettre à sa cour que des cœurs dignes du sien, des cœurs nobles et généreux. Mais remarquez que précisément, loin d'être une entrave, la charité, le zèle est pour vous un des plus sûrs moyens de salut ; en convertissant les autres, vous vous sauvez infailliblement vous-même : « Car, nous dit la Sainte Ecriture, celui qui aura converti un pécheur, celui-là sauvera son âme de la mort et recevra le pardon de tous ses péchés. »

« Mais, dira-t-on encore, chacun n'est-il pas le maître de soi-même ? Et de quel droit irai-je m'immis-

cer dans les affaires d'autrui ? » — « Chacun est maître de soi-même ! » Que signifie cette parole ? Quoi ! pour avoir notre personnalité, notre individualité propre, est-ce que nous n'en avons pas moins une famille ? est-ce que l'amitié qui s'intéresse, est-ce que la charité qui se dévoue sont une atteinte aux droits du prochain ? est-ce que les âmes peuvent nous être étrangères ? est-ce que nous ne sommes pas tous frères ? est-ce que la nature, la religion, le sang de Jésus-Christ n'ont pas établi entre nous tous des liens nécessaires et indissolubles ?

Peut-être direz-vous : « Mais cette âme est profondément criminelle ! » Eh ! précisément, c'est pour cela qu'elle est malheureuse. — « Mais elle résiste, et j'y ai déjà plusieurs fois échoué ! » C'est à cause de cela qu'il faut insister, vous dit S. Paul : « Pressez, suppliez, reprenez, allez même, s'il le faut, jusqu'à l'importunité, *insta opportune, importune, argue, obsecra, increpa ;* ne vous lassez pas, ne vous rebutez pas. » Ah ! si vous saviez combien il en coûte quelquefois à un pauvre pécheur pour se convertir, comme il y a dans son âme des déchirements, des angoisses, des tiraillements indicibles, une véritable et effrayante agonie avant de se rendre ! Le démon défend sa place et y laisse des souvenirs dignes de lui... Mais enfin le moment arrive où le pécheur s'arrache à ses tourments pour se jeter dans le sein de la miséricorde. Et alors, jour de bénédiction, jour trois fois heureux ! car il n'est pas dans cette vallée de larmes de plus grande joie possible que d'avoir coopéré à la conversion d'un pécheur, parce que c'est la plus grande fête de Dieu, le plus grand triomphe de Jésus-Christ, c'est le salut des âmes ; et quand nous avons coopéré au salut d'une âme, Dieu, dans son bonheur et en quelque sorte dans sa reconnaissance, épanche son cœur dans notre cœur pour l'inonder de torrents de joie.

Voilà donc, m. f., ce que Dieu demande de vous. Ce Dieu qui vous a créés, qui vous a rachetés, qui vous a sanctifiés, vous donne cette tâche magnifique de sauver les âmes. C'est un service qu'il vous demande, au nom de sa gloire, dont il vous a constitués les défenseurs ; au nom de Jésus-Christ, dont vous deviendrez ainsi les bienfaiteurs et les coopérateurs ; au nom de vos frères, dont il veut que vous soyez les sauveurs.

L'avez-vous comprise, l'avez-vous remplie jusqu'ici cette magnifique tâche de charité et de zèle ? Et pourquoi peut-être avons-nous été presque toujours comme concentrés en nous-mêmes, ne nous réjouissant que de nos joies, ne nous affligeant que de nos peines, ne vivant que pour nous, ne faisant rien pour la gloire de Dieu, ne songeant pas que Dieu est mort pour sauver les âmes et ne pensant pas que les âmes se perdaient et tombaient dans les enfers ? Et cependant, m. f., ouvrez les yeux, voyez le monde. Qu'est-ce que le monde, sinon un grand scandale ? Qu'est-ce que le monde, sinon l'Antéchrist ? Qu'est-ce que le monde, sinon le corrupteur des âmes ? Et il a été maudit, le monde, par notre Sauveur à cause des scandales dont il est le foyer. Ainsi, dans le monde, le démon trouve d'innombrables suppôts ; et le ciel, et Dieu ne trouverait point parmi nous des auxiliaires ? Encore une fois donc, soyons les défenseurs de Dieu, les bienfaiteurs et les coopérateurs de Jésus-Christ, les sauveurs de nos frères !

Voilà pourquoi nous devons sauver les âmes. Maintenant, en pratique, quels moyens faut-il employer pour les sauver ?

II. — *Comment ?*

Lorsqu'une âme se sent embrasée du feu de la charité et du zèle, il semble qu'on pourrait déjà l'abandonner à elle-même et la laisser suivre seulement les impulsions de son cœur, car vous savez qu'on a dit avec raison : « Aimez et faites ce que vous voudrez. *Ama et fac quod vis.* » Il n'est pas besoin d'indiquer des moyens à la charité. Elle sait bien en trouver en elle-même, et quand elle n'en aurait pas, elle saurait promptement en avoir. Cependant, d'autre part, si le zèle dans son essence et son inspiration est sans mesure, il n'est pas sans règle dans son exercice, et S. Paul croit devoir nous mettre en garde contre ce qu'il appelle *un zèle qui ne serait pas selon la science.* Après l'inspiration du zèle, il est donc besoin de lui donner une direction. Que faut-il donc faire pour le rendre vraiment utile et salutaire aux âmes ?

1. — Avant tout, m. f., — et il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup sur cette condition, — le zèle des âmes *doit commencer par nous-mêmes ;* je veux dire que toutes les fois qu'il s'agit de salut, nous pouvons, nous devons nous préférer aux autres. Donc, avant de verser des larmes d'attendrissement sur le malheur de ceux qui s'abandonnent au péché et qui se précipitent tête baissée dans le fond des abîmes, il faut examiner soigneusement si vous n'avez pas des larmes amères à verser sur vos propres péchés. Avant d'élever d'une main l'édifice de la sanctification des autres, il faut voir si l'édifice de notre propre sanctification ne serait pas miné sourdement par des vices qu'il serait urgent d'exterminer. Sans cela, un zèle infatigable n'est qu'un zèle erroné, un zèle mal entendu, un zèle pharisaïque, qui porte avec lui-même sa condamnation et qui donnerait à ceux dont vous entreprenez la réforme, le droit de vous répondre : « *Medice, primum cura teipsum.* médecin, guérissez-vous d'abord vous-même, songez d'abord à vos propres besoins, guérissez vos propres plaies et scandalisez-vous de vos propres scandales. »

Mais, m. f., je veux croire que vous avez tous parfaitement compris cette obligation ; vous vous occupez sérieusement du salut de votre âme, vous en faites votre grande affaire et vous avez souvent à la bouche et au cœur cette parole de Notre-Seigneur : « Qu'importe à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? » Il faut maintenant songer au salut des autres, il faut vous livrer à l'exercice du zèle ; mais de quelle manière ?

2. — Il s'agit de ménager le rapprochement entre Dieu et votre frère, et c'est vous qui faites l'intermédiaire entre l'un et l'autre. Il faut donc agir et sur votre Dieu et sur votre frère ; il faut agir et sur la volonté de votre frère pour l'attirer à la conversion, et sur la volonté de votre Dieu pour l'attirer à la miséricorde. Mais, vous le savez, nous ne pouvons agir sur une volonté étrangère que par la parole, car c'est par la parole que nous exprimons nos pensées et nos désirs. Il faut donc parler de Dieu à l'âme et parler de l'âme à Dieu.

A) *Il faut parler de Dieu à l'âme.* — Il y a, m. f., deux langages qu'on peut tenir à une âme, il y a deux manières de se faire entendre d'elle : il y a la parole de l'exemple, il y a la parole du conseil.

a) **La parole de *l'exemple* est sans contredit la meilleure.** C'est la plus utile, parce qu'en édifiant

les autres, elle vous sanctifie vous-même. Elle est aussi la plus éloquente, la plus efficace ; car l'exemple, dit S. Bernard, a une voix de tonnerre qui ébranle tous les cœurs. La parole de l'exemple, c'est celle que Jésus nous a expressément recommandée : « Que votre lumière brille devant les hommes, disait-il, afin qu'étant témoins de vos vertus, ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Et le grand Apôtre, d'une manière non moins éclatante : « Montrez-vous, disait-il aux chrétiens, montrez-vous les serviteurs de Dieu et en même temps heureux de son service. » Il faut en effet ces deux choses pour que l'apostolat de l'exemple soit complet : il faut d'abord qu'il annonce Dieu, et ensuite il faut qu'il attire à Dieu ; il doit faire connaître Dieu et il doit le faire aimer.

Il faut donc, par conséquent, que la vertu brille et s'épanouisse en nous, se montre telle qu'elle est, c'est-à-dire grande et belle, afin qu'on l'admire ; telle qu'elle est, c'est-à-dire encore accessible et aimable, afin qu'on l'aime. C'est ainsi qu'était notre divin modèle Jésus, lorsqu'il passait sur la terre. Il était si bon, nous dit S. Jérôme, il était si doux et si aimable, que rien qu'à être vu, il attirait tout le monde à lui. Et vous-mêmes, m. f., n'avez-vous jamais éprouvé cette efficacité du bon exemple ? Sans doute, dans le passé de votre vie, il y a eu de ces jours malheureux que vous voudriez effacer maintenant de votre souvenir, comme ils le sont, je l'espère, de votre histoire ; vous vous repentez de ces jours où votre âme était dans le trouble, parce qu'elle n'était plus dans l'ordre ; où elle était dans le désordre, parce qu'elle n'était pas dans la grâce ; de ces jours où vous étiez, en pratique, bien loin de votre Père céleste ; et alors, rentrant dans votre cœur attristé, faisant un retour sur vous-même, vous vous êtes dit, comme l'enfant prodigue : « Hélas ! je meurs de faim, je tombe de défaillance, je péris de tristesse, pendant que tant d'autres sont si heureux dans la maison de mon Père ! » Et à l'instant, faisant comparaison de vous-même avec un de ces serviteurs de Dieu, avec un frère peut-être, avec un ami plus fidèle, vous vous disiez : « Ce frère, cet ami fidèle à son Dieu, comme il est heureux, comme il est content ! Il a la paix dans son cœur, elle rayonne sur son front. Ah ! que je regrette ce que j'ai perdu !... » Et l'attrait du bon exemple a commencé votre retour à Dieu.

b) Pour parler de Dieu à l'âme, il est encore, après l'exemple, *le conseil*.

En effet, nous voyons que N.-S. J.-C., lorsqu'il passait sur la terre, ne manquait pas de jeter, à l'occasion, une parole qui devait être une semence de salut et de vie. Ainsi, rencontrait-il une âme de bonne volonté, il lui disait : « Suis-moi, *Sequere me !* » Une autre fois, il rencontre une âme infidèle, une âme bien coupable, et il lui dit une autre parole : « Ah ! si vous saviez ! *Si scires !* » Cette parole était familière à Jésus. Il la disait encore à l'aveugle, à l'ingrate Jérusalem en pleurant sur elle : « *Si cognovisses*, si tu savais ! » Qu'il y a de choses dans cette parole ! qu'il y a de tendresse, de bonté, de douceur !

Que nous devrions souvent la dire à nos frères éloignés de Dieu : « *Si scires donum Dei*, si vous connaissiez le don de Dieu ! *Si cognovisses quæ ad pacem tibi*, si vous saviez ce qui peut vous donner la paix ! » Cette parole jetée en passant devient le germe de salut. Ainsi, nous voyons que c'est au conseil d'un frère que l'Eglise est redevable du chef des Apôtres : c'est à la parole de S. André adressée à son frère Pierre que celui-ci a dû de connaître Jésus, de se faire son disciple, pour devenir son Apôtre, son plus magnifique représentant sur la terre. Ainsi, dans la capitale de la France, se trouvait, il y a quatre siècles, un jeune étudiant qui ne pensait guère à Dieu ni à son âme, qui ne rêvait que gloire, fortune, brillante renommée. Un de ses amis, étudiant comme lui, le rencontre, l'aborde, attend le moment favorable et lui adresse cette parole : « Xavier, que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Xavier n'entendit même pas. Quelque temps après, cet ami choisit encore son heure, et il répète cette parole : « Xavier, que sert donc à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Xavier entendit, mais il n'exécuta pas. Une troisième fois, Ignace choisit encore son temps, et il lui répète : « Xavier, mais que sert donc à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Cette fois, Xavier entendit et écouta ; la parole pénétra dans son cœur, il se convertit, et la parole d'un ami, en gagnant un seul homme, a gagné tout un monde.

c) Il faut donc parler de Dieu à l'âme. Mais ici, il y a *des ménagements à garder*, des précautions infinies à prendre ; car l'homme est naturellement orgueilleux et superbe, et un zèle hautain, une parole humiliante, loin de le ramener à Dieu, ne feront que l'endurcir et l'égarer davantage. Que l'on ne s'imagine donc pas pouvoir se présenter avec l'audace des conquérants des nations : un cœur ne s'emporte pas comme une citadelle, par la force et la violence ; s'il s'aperçoit qu'on veut le prendre d'assaut, il ferme toutes les avenues avec une opiniâtreté invincible, il déconcerte tous les efforts, il déjoue tous les stratagèmes. En vain le zèle lui adressera-t-il les reproches le mieux mérités ; il lui donne un démenti formel ou l'accuse d'exagération. En vain le zèle prodiguera les plus sages conseils ; comme le ton qui les accompagne blesse et pique, tous ces conseils sont hautement repoussés. En vain le zèle redouble ses instances ; elles finissent par provoquer des réparties sans ménagement, sans douceur, qui ôtent tout espoir de succès.

Prenez donc garde, m. f., à ce zèle amer qui envenime les plaies au lieu de les guérir, à ce zèle maladroit qui gâte les meilleures causes, à ce zèle violent et emporté qui court en quelque sorte à droite et à gauche, une torche incendiaire à la main. « Ah ! disait S. Augustin, — qui connaissait si bien le pécheur, qui lui-même avait gémi longtemps dans les chaînes du péché, — ah ! s'écriait-il, quand nous voulons convertir, ramener les pécheurs, gémissons avec eux, compatissons à leurs misères, entraînons-les tous à l'amour de Dieu, mais par la douceur, par la mansuétude, par une grande bénignité. »

C'est ainsi que procédait autrefois le grand apôtre S. Paul qui, lui-même aussi, avait été pécheur et qui commençait par s'accuser humblement lui-même : « Hélas ! disait-il, moi j'ai été un implacable persécuteur de l'Eglise de Dieu, *supra modum persequebar Ecclesiam Dei et expugnabam illam*, je ne mérite pas d'être appelé son Apôtre, *non sum dignus vocari Apostolus ;* je tremble qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » Et avec cette douceur et cette humilité, voilà que le grand apôtre Paul marque tous ses pas par d'illustres conquêtes et sur les cœurs les plus fiers et sur les peu-

ples les plus nombreux. Il vole d'une extrémité à l'autre : l'imagination peut à peine le suivre dans sa course. Il va, élevant partout, sur les ruines des temples et des autels de l'idolâtrie, les temples et la croix de Jésus-Christ.

C'est que, m. f., le zèle accompagné de la douceur et de l'humilité est sûr de voir tôt ou tard ses efforts couronnés de succès.

B) En second lieu, chose non moins importante, *il faut parler de l'âme à Dieu*. Car, vous le savez, c'est en vain que vous travaillez si Dieu ne travaille pas avec vous ; en vain vous plantez, en vain vous arrosez, si Dieu ne vient pas donner l'accroissement et la fécondité. Eh bien ! m. f., Dieu ne travaillera avec vous, qu'autant que vous lui parlerez de l'âme dans la prière.

a) La prière ! Voilà le grand secret de la conversion des âmes, voilà l'arme toujours victorieuse du véritable zèle. C'est là que Dieu vous attend, m. f., c'est là qu'il met à votre disposition toutes ses grâces, toutes ses forces, toutes les puissances du ciel. Priez, et Dieu sera avec vous ; priez, et Dieu travaillera en quelque sorte sous vos ordres ; priez, et il fera ce que vous lui direz : il remuera, s'il le faut, le ciel et la terre, il vous ouvrira tous ses trésors, en vous permettant, que dis-je ? en vous suppliant de les répandre avec profusion sur qui vous voudrez, sur vos amis, sur vos ennemis, dans votre famille, dans votre patrie, dans toutes les contrées de la terre. Car l'apostolat de la prière franchit toutes les limites et se soustrait à toutes les restrictions de l'espace et du temps ; son action peut s'exercer à la fois aux extrémités les plus opposées du monde ; elle peut s'étendre jusqu'à la fin des temps, elle atteint partout où atteint la puissance divine.

C'est donc à cet apostolat qu'il faut vous exercer, ô vous qui avez le zèle du salut des âmes ! Parlez des âmes à Dieu, et dites-lui dans la confiance et la ferveur : « Seigneur, je vous recommande cette âme, et je ne vous quitterai pas avant qu'elle ait reçu de vous un regard de bénédiction et d'amour. » Parlez à Jésus au pied de la croix, parlez à Jésus au pied de l'autel et dites-lui : « Seigneur Jésus, je ne serai vraiment heureux à votre service que si je partage mon bonheur avec cet ami, avec ce frère, avec cette âme que j'aime et que vous aimez. Ah ! ne trouvez pas mauvais que je perde la paix de mon âme en quelque sorte, puisque vous avez bien perdu pour elle la vie de votre cœur. » Parlez à Marie, cette mère de miséricorde, ce refuge si doux des pauvres pécheurs. Parlez à Marie : vous voyez que, de nos jours, d'innombrables conversions nous révèlent combien est efficace et toute-puissante la prière adressée au Cœur Immaculé de Marie.

b) Joignez à vos prières des *actes d'expiation*. N'avez-vous pas d'abord la grande expiation divine, l'adorable Sacrifice de l'autel ? Quand vous offrez la Victime sainte pour le salut d'une âme, alors du sein de l'autel s'élève vers Dieu la même prière qui s'éleva autrefois de la croix. Ici encore Jésus parle au ciel par la voix de son sang, et il dit à l'intention de cette âme : « Mon Père, pardonnez-lui, car elle ne sait pas ce qu'elle fait. » Et ensuite il la marque de son sang divin, il l'éclaire d'un rayon céleste, afin qu'en attendant la miséricorde, elle soit à l'abri des coups de la justice.

Offrez aussi vos propres expiations. Vous le savez bien, m. f., la moisson des peines est grande en cette vie ; eh bien ! faites-en comme un faisceau de myrrhe, offrez-les à Dieu en sacrifice pour vous et pour vos frères. Lorsque vous souffrez, dites donc : « Mon Dieu, je souffre pour les âmes, je souffre pour cette âme en particulier ; je vous offre pour elle la peine de mon cœur, la douleur de mon corps. » Et sans faire autre chose, sans sortir peut-être de votre lit de douleur, par la vertu de vos prières, par la vertu de vos souffrances unies aux prières et aux souffrances de Jésus, vous êtes pour vos frères un sujet de bénédiction, vous devenez le sauveur peut-être de ceux qui vous sont les plus chers, le sauveur d'un grand nombre.

c) Malgré tout cela, m. f., il pourra arriver que vous ne recueilliez que des fruits lents et tardifs. Que ce ne soit jamais pour vous un motif de découragement et de défiance. La main qui a semé n'a pas toujours la consolation de recueillir.

Rappelez-vous que la rosée du ciel donne l'accroissement aux plantes des campagnes ; mais souvent cet accroissement vient au moment où l'on s'y attend le moins, et la moisson la plus tardive a été plus d'une fois la moisson la plus abondante. Les miséricordes du Seigneur ne font jamais défaut, mais elles attendent les ordres de sa Providence avant de sortir du trésor divin.

Donc, courage, confiance ! Quelle que soit la lenteur de Dieu, gardez-vous de vous laisser aller à la défiance, à l'abattement. Le plus haut point d'iniquité sera peut-être le premier moment de la grâce. Et n'est-ce pas quand il était perdu dans les régions lointaines que tout à coup le prodigue rentre en lui-même et qu'il dit : « Je me lèverai enfin et j'irai vers mon Père, *surgam et ibo ad patrem !* »

Mais, dans l'exercice du zèle, vous n'avez pas toujours cette patience, cette persévérance. Vous avez jeté le filet, vous l'avez jeté pendant le jour, pendant la nuit, et voilà que vous venez dire au Seigneur : « Seigneur, j'ai pourtant beaucoup prié, beaucoup travaillé, j'ai pressé, j'ai sollicité, je me suis adressé à vous-même, à Jésus, à Marie, et je n'ai rien obtenu ! *Per totam noctem laborantes, nihil cepimus!* » — « Allez ! dit le Seigneur, jetez encore une fois le filet dans les eaux. » Et voilà qu'à l'instant même une pêche miraculeuse vient amplement vous dédommager de l'inutilité de vos premiers travaux !

Epouses chrétiennes, il vous est arrivé plus d'une fois de vous laisser aller à une défiance injurieuse pour le Seigneur. Ah ! c'est que depuis longtemps vous voyiez stériles vos efforts comme vos larmes ; vous aviez vainement essayé d'établir l'empire de la religion dans le cœur de cet époux où vous régnez par l'empire de l'amitié... Courage et confiance ! Encore quelques prières et quelques bons conseils, et vous allez voir cet époux confondre ses sentiments avec les vôtres au pied de cet autel témoin de votre alliance.

Et vous, mères désolées, votre tendresse se décourage en songeant à cet enfant de vos douleurs, toujours indocile, toujours rebelle. Rien encore n'a pu le toucher, le gagner... Courage et confiance ! Ce soir, avant qu'il se délasse des fatigues du jour, adressez-lui encore une de ces paroles que votre cœur sait si bien vous inspirer ; et peut-être, nouvel Augustin, va-t-il se réveiller avec les larmes du repentir et les premiers tressaillements de l'amour divin.

Et vous enfin, filles chrétiennes, depuis longtemps vous voyez un père chéri s'éloigner de Dieu et de ses devoirs. Montrez-lui la vertu aimable en votre personne, soyez un ange de paix dans votre famille,

redoublez vos plus ferventes prières, et un jour viendra où vous rendrez la vie de l'âme à celui qui vous a donné la vie naturelle, et, pendant toute l'éternité, vous aurez la consolation et la gloire d'avoir sauvé l'âme de votre père.

* *

Ainsi, m. f., au nom de votre Dieu, au nom de Jésus-Christ, au nom de vos frères, travaillez au salut des âmes. Faites-le par l'exemple, faites-le par la parole, faites-le par la prière. Que votre zèle soit aussi persévérant qu'il sera doux, humble et prudent ; et ce zèle sera béni de Dieu, et il produira abondamment des fruits de vie. Répétez avec notre divin Sauveur : « *Sitio, Sitio,* j'ai soif du salut des âmes, j'ai soif de la conversion des pécheurs; le reste m'importe peu ; pour moi, je veux les âmes, je ne demande que des âmes, *da mihi animas, cætera tolle tibi.* »

C'est là, m. f., ce feu sacré qui doit embraser votre cœur ; et s'il y en a déjà une étincelle, alimentez-la tous les jours ; qu'elle se développe au foyer du Cœur de Jésus ; qu'elle vous enflamme et vous consume, afin que vous deveniez pour vos frères un flambeau ardent et lumineux, *erat lucerna ardens et lucens.*

Mais c'est à vous, ô divin Esprit, à nous communiquer cette flamme divine, vous qui êtes le cœur et la charité de Dieu même, vous qui aujourd'hui avez embrasé les Apôtres de ce zèle ardent qui a renouvelé la face de la terre. Nous aussi, nous avons notre apostolat à remplir, car Jésus nous a associés à ses Apôtres pour sauver nos frères ; nous avons par conséquent besoin, autant et plus qu'eux, de votre lumière et de votre amour. Venez donc, ô Saint-Esprit, descendez aujourd'hui dans le cœur de vos fidèles et allumez-y le feu sacré du zèle et de la charité divine : *Veni, Sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium et tui amoris in eis ignem accende !* Et pour que ce zèle soit toujours pur, toujours dévoué à la gloire de Dieu, donnez-nous aussi les autres vertus dont vous êtes venu enrichir la terre ; guérissez les maladies de notre âme, brisez sa dureté, échauffez sa tiédeur, afin que nous ayons tous le mérite des bonnes œuvres, afin que nous accomplissions tous la grande affaire de notre salut et que nous ayons tous le bonheur de l'éternité ! *Da virtutis meritum, da salutis exitum, da perenne gaudium ! Amen.*

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXIII

Pentecôte

LE GRAND MYSTÈRE DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Le Cénacle de la Pentecôte est vraiment le berceau de l'Eglise. C'est de là que, née sur le Calvaire et emportée pour ainsi dire par Marie et par S. Jean qui l'avaient recueillie du Cœur de Jésus-Christ, c'est de là qu'elle est sortie pour remplir sa divine mission à travers le monde et le long des siècles. La Pentecôte est donc le mystère de l'Eglise.

La question de l'Eglise, a-t-on dit, est la question capitale de ce siècle. Notre génération, si jalouse de son indépendance, si ennemie du surnaturel, si passionnée par ses agitations, semble l'ignorer, bien que toute la politique en réalité évolue autour d'elle. Les chrétiens eux-mêmes n'ont pas toujours le sens de l'Eglise. Les exigences douloureuses de notre époque, les intérêts des uns, les petites dévotions des autres amoindrissent l'Eglise. Il importe donc de l'étudier.

Mais pour la bien voir dans son plein jour, ce n'est pas assez de l'envisager par ses aspects extérieurs, son histoire, ses œuvres ; il est nécessaire de pénétrer sa splendeur intime. C'est Dieu qui nous y convie comme il y conviait autrefois S. Jean : « Viens, lui disait-il, et je te montrerai celle qui est l'Epouse de l'Agneau. » Le mystère de l'Eglise va se découvrir à nos yeux et nous dictera le devoir qui en découle pour nous.

I. — *L'Eglise œuvre d'amour*

L'Eglise est le Christ lui-même, le Christ total. Parmi les œuvres de Dieu, elle occupe la place même du Christ. Lui et elle, c'est le même ouvrage de Dieu. Tel apparaît, à qui l'étudie dans son ensemble, le plan divin tout entier : Dieu chef du Christ, le Christ chef invisible de l'Eglise universelle. Quelle place occupe-t-elle dans les desseins de Dieu et parmi ses autres ouvrages ? Est-elle seulement une société utile aux âmes et répondant à leurs besoins spirituels ? N'est-elle qu'un des grands bienfaits que Dieu a versés sur le monde ? Ou y a-t-il là un mystère plus profond ?

Oui, m. f., c'est à cette dernière conception qu'il faut se ranger. Le mystère de l'Eglise est le mystère du Verbe incarné étendu à toute l'humanité et prolongé jusqu'à la fin des temps, et partant le mystère le plus profond et le plus ravissant du Cœur de Dieu, celui qui est sorti des entrailles de la miséricorde divine : *Per viscera misericordiæ... visitavit nos.* (Luc, I, 78). N'est-ce pas, en effet, la miséricorde qui a déterminé l'Incarnation et qui nous a été révélée par elle ? En ce mystère, le Christ ne se contente pas d'introduire dans la gloire de son Père la nature individuelle qu'il a épousée : c'est à toute l'humanité qu'il veut étendre les bienfaits, les fruits, les honneurs de l'Incarnation.

Ainsi, cette divine propagation du Christ est le mystère même de l'Eglise. L'Eglise est l'humanité embrassée et emportée par le Fils dans le sein de Dieu ; si bien que le Père voit en lui toute l'Eglise qui lui est unie.

Or, tout cela, Jésus-Christ l'a fait par un mouvement spontané de son Cœur, par une impulsion libre de son immense amour. Si donc son Cœur s'identifie avec son amour, nous pouvons et devons dire que l'Eglise est l'œuvre du Cœur de Jésus.

II. — *Notre devoir envers l'Eglise*

De là découle notre grand devoir envers l'Eglise, qui est l'amour. Le grand évêque de Carthage, S. Cyprien, a dit : « Celui-là ne saurait avoir Dieu pour père qui ne tient pas pour mère la sainte Eglise. » Est-il nécessaire d'insister pour énumérer les divers titres de l'Eglise à l'amour de ses enfants ? « Il faut l'aimer, proclamait le P. Félix, il faut l'aimer, parce que la divine Bonté a créé tout exprès pour nous cette maternité de l'ordre surnaturel, et qu'elle ne pourrait, sans cet amour, remplir sur nous sa fonction maternelle, c'est-à-dire nous élever surnaturellement. Il faut l'aimer, parce que Jé-

sus-Christ l'aime, et l'aime de ce suprême amour que nous devons avoir pour Jésus-Christ. » *(Retraite pascale* de 1870, 4e Conférence). N'est-elle pas, comme nous l'avons dit, le corps mystique du Christ se continuant jusqu'à nous à travers les siècles, et hors duquel nul ne saurait espérer le salut ? N'est-ce point par elle que se perpétuent ici-bas toutes les œuvres de ce même Christ ? L'Eglise, en un mot, n'est-elle pas dans l'humanité ce qu'on a bien appelé « l'Incarnation permanente du Fils de Dieu » ?

Mais il faut l'aimer encore, ajouterai-je avec l'orateur de Notre-Dame, « parce que cet amour est tout à la fois glorieux pour la mère et doux pour les enfants. »

Il faut l'aimer enfin, « parce qu'il y en a qui la haïssent, et que nos cœurs doivent à son cœur les compensations de l'amour et les réparations de la haine. » Chose incroyable, en effet, mais trop réelle, et qui ne s'explique que par l'action de Satan au sein de l'humanité : l'Eglise, cette insigne bienfaitrice du genre humain, s'est vue, depuis l'instant où, nouvelle Eve, elle sortit du Cœur de Jésus transpercé sur la croix, et se voit encore poursuivie par la haine la plus universelle, la plus odieuse, la plus implacable qui fut jamais. Née sur le Calvaire, il semble qu'elle n'en soit pas descendue. Satan, son ennemi, puisqu'il est l'ennemi du Christ, s'est plu à fonder, en face d'elle, l'exécrable société secrète que l'on a appelé si justement « la contre-Eglise », qui n'est que l'infernale contrefaçon de cette Eglise catholique. Tant il est vrai que si la dévotion au Sacré-Cœur est la manifestation de l'amour de Dieu pour les hommes, la Franc-Maçonnerie est la manifestation de la haine des hommes contre Dieu, ou l'exploitation par Satan de cette haine pour l'assouvissement de la sienne propre.

Et voici que cette secte maudite, « obstinée et féroce, a dit Léon XIII, comme l'esprit du mal qui l'a enfantée, » déchaîne non seulement en France, — quoique en France surtout, — mais dans presque tout l'univers, contre la sainte Eglise de Jésus-Christ la plus perfide des persécutions. C'est plus particulièrement sur l'âme des enfants, pervertis dans l'atmosphère des écoles athées, que l'Eglise de France pleure comme Rachel, sans vouloir être consolée de son amère douleur. « De grâce, s'écriait encore Léon XIII, avec un accent plein d'émotion, de grâce, qu'on ne touche pas à la foi du pays, ni aux institutions qui entretiennent sa vie ; qu'on ne livre pas cet héritage sacré aux mains d'une secte profanatrice des enseignements du Christ Rédempteur. » (23 décembre 1892).

Il y a trois quarts de siècle, un grand orateur catholique, Montalembert, du haut de la tribune française, poussait ce cri passionné qui fut salué par des applaudissements enthousiastes : « L'Eglise est plus qu'une femme, c'est une mère ! » Eh bien ! l'Eglise est plus encore aujourd'hui qu'une simple femme, plus aussi qu'une simple mère : elle est la femme malheureuse, la mère abreuvée d'angoisses. Je me trompais tout à l'heure en disant qu'elle se refuse à toute consolation. Bien au contraire, il en est une qu'elle attend de nous, qu'elle implore ardemment. La mère veut être aimée ; c'est notre amour filial que son cœur sollicite.

Sous l'impulsion de cet amour, qui mettra en mouvement toutes les énergies de notre être, nous donnerons à l'Eglise cette *foi* robuste autant que prompte et soumise à tous les enseignements qu'elle nous dicte de la part de Dieu, et cette *obéissance* aux prescriptions qu'elle nous impose ainsi qu'aux directions très sages qu'elle nous donne. Ce sera, par là-même, lui témoigner, avec le respect filial dû à sa très douce autorité, une pleine confiance en sa très aimante maternité.

Et comme cette mère n'est pas une abstraction de l'esprit, mais une société très réelle et très vivante, notre amour, s'il est sincère et agissant, voudra s'étendre aux choses et aux personnes qui composent et forment, en quelque sorte, cette divine institution. Les *choses* de l'Eglise, ce sont les sacrements qu'elle administre, la liturgie qu'elle emploie, le culte dont elle déploie les magnificences, les temples où elle exerce ce culte. Les *personnes* de l'Eglise, ce sont d'abord, en général, tous les membres de la grande famille catholique répandus dans le monde entier. N'étant pas seulement hommes, mais fils de l'Eglise, ils sont, de ce fait, deux fois nos frères, et nous devons dès lors les aimer tous en Jésus-Christ. Toutefois, m. f., la charité étant l'ordre même, nous devons régler de telle sorte nos affections que nous aimions davantage encore ceux de nos frères à qui, par quelque lien légitime, la Providence nous a plus étroitement unis, parents, concitoyens, délégués de l'autorité divine qui leur fait remplir envers nous, à divers degrés, dans l'ordre surnaturel, les fonctions que l'on dirait souvent tenir et de la maternité de l'Eglise et de la paternité de Dieu. Tels sont ceux que revêt le sacerdoce de Jésus-Christ ; tels sont tous les supérieurs ecclésiastiques, réguliers ou séculiers, et principalement dans chaque diocèse l'évêque ; tel enfin, et au-dessus de tous les autres, le Père de l'humanité chrétienne, le Saint-Père, le Pape, qui tient ici-bas la place du Christ, et qui a, pour sauver tous ses enfants, des sollicitudes, des dévouements, des douleurs que ne connut jamais aucune autre paternité.

* *

Si donc nous aimons vraiment N.-S. Jésus-Christ, Dieu fait homme pour nous, ne négligeons rien pour nous unir le plus étroitement possible à cette divine Mère qui est l'Eglise de Dieu par les liens d'un amour généreux, dévoué, fidèle ; d'un amour filialement docile à toutes ses directions. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

31e Jour

LE VRAI SERVITEUR DE MARIE OBTIENT LA VIE ÉTERNELLE *(Fin)*

Si l'on disait à un navigateur : « Voici un vaisseau dans lequel il est impossible que vous fassiez naufrage » ; à un soldat : « Voici une arme avec laquelle il est impossible que vous soyez vaincu » ; à un malade : « Voici un remède grâce auquel il est impossible que vous mouriez », — avec quelle ardeur chacun d'eux saisirait le secret qu'on lui offre !

En voici un pour la vie éternelle : il est impossible qu'un vrai serviteur de Marie se damne. S. Alphonse de Liguori l'affirme ; et la sainte Eglise a dit de cette doctrine qu'elle est à l'abri de toute censure.

Il est une pensée qui devrait nous faire frémir : « Il existe un enfer éternel et je puis y tomber un

jour... » Mais il est une réponse qui remplace l'épouvante par la confiance : « Si je sers la Sainte Vierge, je ne me damnerai pas... » C'est une prérogative accordée au culte de la Sainte Vierge par Jésus-Christ, qui a voulu glorifier sa Mère. Quand on sert Marie, on finit par faire tout le bien prescrit pour gagner le ciel, et l'on parvient à se débarrasser de tout le mal qui compromettrait l'éternité.

I

La dévotion à Marie est un gage de salut : c'est l'expérience qui le prouve.

Des faits innombrables tendent à confirmer cette persuasion des âmes chrétiennes. Assurément tous ne sont pas établis ; plusieurs sont controuvés. Mais il y a là un ensemble qui ne permet pas de nier prudemment la protection vraiment extraordinaire dont Marie se plaît à couvrir ceux qui se réfugient sous son manteau, fussent-ils les plus misérables et les plus criminels des hommes. Nous avons eu soin d'expliquer cette affirmation en précisant ailleurs comment la dévotion à Marie est un gage de prédestination.

On pourrait citer par centaines les faits qui corroborent cette affirmation. Un des plus frappants est la conversion du sieur Laly, capitaine des *Deux-Associés*, c'est-à-dire d'une des prisons flottantes où tant de prêtres, condamnés à la déportation, trouvèrent la mort à l'époque de la Terreur.

Laly fut certainement l'un des hommes les plus féroces et les plus impies parmi tant de monstres qui persécutèrent alors les prêtres fidèles. On ne peut lire sans horreur les outrages et les tortures de tout genre qu'il leur infligea dans la rade de Rochefort.

Or, il arriva, par un juste jugement de Dieu, que le misérable jacobin, au retour du calme dans les premiers jours du XIXe siècle, tomba, lui et sa famille, dans la plus affreuse misère. Bien des fois l'aumônier de l'hospice de Saint-Martin-de-Ré chercha par de charitables avances à le tirer de l'espèce de désespoir qui pesait sur cet homme, exécré et repoussé de tous, au point de pouvoir à peine se montrer au dehors de sa triste retraite. Laly ne répondait aux démarches du prêtre que par le silence ou de grossières injures.

Un jour pourtant, contre toute attente, on le vit entrer dans l'église, brisé par la souffrance, humilié, repentant. Ce n'était plus le même homme. Après avoir fait l'aveu de ses crimes et reçu le pardon, il avoua à son confesseur que jamais il n'avait manqué, même pendant ses plus grandes fureurs révolutionnaires, de réciter chaque jour l'*Ave Maria*. C'était pour accomplir une promesse faite à sa pieuse mère mourante ; et l'*Ave Maria* l'avait sauvé.

II

La dévotion à Marie est un gage de salut : c'est la raison elle-même qui nous conduit à cette conclusion.

Dieu a donné à Marie la puissance de la Mère de Dieu et le cœur d'une mère des hommes. Si la loi providentielle qui exige notre coopération ne permet pas à Marie de nous sauver tant que nous ne recourons pas à elle, ne saisit-on pas, d'autre part, que son influence n'attend que notre prière, que notre appel d'enfant, pour user en notre faveur du crédit illimité dont elle jouit auprès du Seigneur ?

La dévotion à Marie ne change aucune des conditions du salut éternel. Nous devons le salut à la grâce de Dieu, que nous obtenons par les mérites infinis de Jésus-Christ. Et cette grâce demande notre coopération. Mais nous attendons de Marie un secours, une prière, qui fasse descendre sur nous ces faveurs de choix moyennant lesquelles Dieu sait que nous mourrons dans la justice. Et c'est parce qu'elle nous assure une pareille intercession, que la dévotion à la Mère de Dieu est un signe et un gage de salut éternel.

S'il en est ainsi, pourquoi célébrer cette assurance du salut comme un apanage de la dévotion à la Sainte Vierge ? Car, périra-t-il, l'homme vraiment dévoué à Jésus, à son divin Cœur ? Evidemment non. Comment douterions-nous de la puissance ou de la bonté du cher Sauveur de nos âmes, de Celui qui a fait Marie, et qui a toujours si tendrement accueilli les pécheurs capables d'humilité ?

Nous trouverons la réponse à la difficulté si nous songeons que, pour obtenir une fin quelconque, il ne suffit pas de trouver un moyen, mais il faut encore le mettre en œuvre. Notre-Seigneur est Juge en même temps que Sauveur ; il est atteint par l'offense même. Est-il aisé pour le pauvre pécheur de concevoir directement pour Lui une dévotion pleine de confiance? Après la faute, le cri naturel de l'âme n'est-il pas celui que la seule vue d'un miracle arrachait à S. Pierre : « Seigneur, éloignez-vous de moi, car je suis un pécheur » ? — Mais l'obstacle à la confiance disparaît, si nous pouvons nous présenter à Lui, secondés par une Reine très pure où tout n'est que miséricorde. Voilà comment Marie complète accidentellement le plan divin de notre Rédemption ; comment, sans rien enlever à la gloire du Fils, elle sauve tous ses enfants.

Bénissons Dieu, dont la douce Providence se plaît à nous aplanir les voies du salut.

* *

Un fidèle serviteur de Marie mourait à la Chartreuse. Mais voici qu'à ses derniers moments d'horribles figures de démons lui apparaissent, jettent l'épouvante dans son âme et l'obsèdent au point de lui faire croire qu'il est perdu. Celui que l'Ecriture appelle l' « Accusateur de ses frères » ouvre sous les yeux du moribond un grand livre où sont écrits tous les péchés de sa vie, lui expose la gravité de chacun, et le conduit ainsi jusqu'au seuil du désespoir.

Tout à coup, pendant que l'infortuné se débat dans ces mortelles angoisses, la Sainte Vierge se montre à lui, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et lui reproche ses frayeurs : — « Pourquoi cet abattement ? lui dit-elle ; ne vois-tu pas que, par la bonté de mon Fils et par ma miséricorde, toutes tes fautes sont pardonnées ? »

A ces mots les démons s'évanouissent comme une fumée immonde, et le mourant quitte la terre dans la plus douce allégresse.

Aimons Marie, et, à l'heure suprême, sa maternelle intervention adoucira nos derniers moments et nous ouvrira sûrement la porte du ciel. Ainsi soit-il.

FIN

POUR UNE PREMIERE MESSE

I

LE SACERDOCE, JOIE DU PRÊTRE ET DES CHRÉTIENS

> *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.*
>
> Je monterai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Mon cher ami,

Le voici venu, ce jour attendu, désiré. Hier, dans le sanctuaire de la cathédrale, les mains bénissantes de l'Evêque vous ont consacré ; et vous vous êtes relevé prêtre pour l'éternité. C'est fini, à jamais fini, et nulle puissance au monde ne pourrait faire que vous ne soyez prêtre, prêtre pour l'éternité.

Et aujourd'hui, dans cette église paroissiale où l'eau sainte du baptême coula sur votre front, où vous avez pour la première fois reçu le Corps du Sauveur dans la sainte communion, où un prêtre zélé sut le premier découvrir le secret de votre âme, et le secret de Dieu sur votre âme, — entouré de ce peuple qui est votre peuple, devant votre mère, devant vos parents, vos amis, vos bienfaiteurs, devant tous ceux qui se sont intéressés à vous, qui ont prié pour vous, dont l'affection vous a suivi dans votre marche vers le sacerdoce, vous a guidé, vous a soutenu, — oui, à la face de ce peuple, qui se réjouit de votre joie, qui participe à votre bonheur et à votre allégresse, montez pour la première fois à cet autel ! Montez-y dans la joie de votre âme, dans la joie de tout le peuple chrétien.

Et puisque vous avez fait appel à la voix de mon amitié pour proclamer cette joie commune, joie du prêtre et joie de la famille du prêtre, joie du prêtre et joie des amis du prêtre, joie du prêtre et joie de la paroisse, joie du prêtre et joie du peuple chrétien, — je voudrais pour vous édifier, pour mettre en votre cœur de nouveau prêtre une dernière préparation à la messe, à votre première messe ; pour mettre aussi plus de foi, de piété et de reconnaissance dans le cœur de ce peuple qui m'écoute et s'unit à votre joie, — je voudrais montrer quelle est la raison d'être de cette joie, quelle en est la source et la cause. Autrement dit : Pourquoi le sacerdoce fait-il la joie du prêtre ? Pourquoi le sacerdoce fait-il la joie du peuple chrétien ?

Le sacerdoce fait la joie du prêtre parce que, par le sacerdoce, Dieu donne au prêtre d'être son ministre auprès du Christ et auprès des fidèles. Il fait la joie du peuple chrétien parce que, par le sacerdoce, Dieu donne au prêtre d'être le ministre, l'agent des fidèles près de Dieu.

I. — *Le prêtre, ministre de Dieu*

J'ai dit que dans le sacerdoce Dieu confiait au prêtre une fonction divine. Cette fonction divine, le prêtre doit l'exercer auprès du Christ réel et auprès du Christ mystique, auprès de Jésus et auprès des Jésus, c'est-à-dire de ceux qui sont configurés à Jésus-Christ, qui portent en eux par le baptême la marque du Christ Jésus.

1. *Près du Christ réel. — Sacerdos alter Christus.* Le prêtre est un autre Christ, c'est-à-dire qu'il est une prolongation, une extension de la personne de Jésus et qu'il a les pouvoirs de Jésus.

Le Christ est venu pour rendre à Dieu l'honneur et la gloire qui lui sont dus, et pour que les hommes à leur tour, par Jésus et en Jésus, puissent rendre à Dieu l'honneur qu'il mérite. Pour faire cela, pour rétablir l'homme en son état premier, il faut d'abord le guérir du mal qui est en lui, il faut réparer le péché, il faut effacer le péché.

Le culte du Christ sera donc une adoration réparatrice et expiatrice. Le Christ Jésus, en honorant Dieu, en adorant Dieu, devra en même temps réparer pour les péchés des hommes, afin que toute l'humanité puisse prendre part à la louange divine, puisse être reçue dans le Christ et par le Christ auprès du Dieu trois fois saint.

L'acte par lequel le Christ adore Dieu et répare pour le péché des hommes, c'est son sacrifice. Un sacrifice qui soit à la fois expiation et adoration, qu'est-ce donc ? — C'est l'offrande faite à Dieu, par un prêtre légitime, d'une victime immolée, mise à mort. Et parce que l'offrande est faite à Dieu, on doit y trouver un rite spécial, réservé, témoignant d'un honneur le plus grand possible, car Dieu mérite un honneur infini.

Il faudrait donc que l'offrande soit infinie. Mais au moins, si elle n'est pas infinie, elle doit avoir un sens infini, une signification infinie, une direction infinie. C'est cette signification que porte sur soi l'objet offert.

Mais aussi, parce qu'il doit y avoir une réparation pour le péché, il faut que cette expiation soit signifiée. Le péché est le plus grand mal : c'est le désordre de la créature qui veut jouir d'une manière injuste : c'est un plaisir volé, auquel nous n'avons pas droit et qui nous est mauvais. Aussi l'homme doit-il l'expier par la souffrance. On prend donc une victime, et à la place de l'homme qui a mérité un tel châtiment, mais qui n'ayant pas droit sur sa vie ne peut se mettre à mort, c'est cette victime qui est immolée, qui est mise à mort et qui témoigne ainsi du repentir qui est dans le cœur de l'homme et de la réparation qu'il s'impose. Pour le plaisir volé dans le péché, voici la souffrance volontaire que j'endure. C'est cela le sacrifice : l'offrande faite à Dieu d'une victime immolée et qui signifie l'honneur que je rends à Dieu, à cause de sa grandeur infinie, et la souffrance que je m'impose en expiation de mon péché.

Mais pour que ce sacrifice soit reçu, accepté par Dieu, il faut que celui qui l'offre soit bien vu de Dieu, soit aimé de Dieu, soit donc pur et saint. Nul homme n'en était capable ; c'est pourquoi Jésus-Christ est venu.

Jésus est venu, prêtre de son sacrifice, prêtre essentiel, parce que Fils de Dieu et vrai homme. Parce qu'il est homme, il peut offrir quelque chose à Dieu, il peut adorer Dieu, il peut réparer le péché de l'homme. Parce qu'il est Dieu, Fils bien-aimé du Père, ayant une dignité infinie, son sacrifice sera toujours accepté. Voilà pourquoi Jésus-Christ est le Prêtre éternel : « *Tu es sacerdos in æternum.* »

Et comme prêtre, il a offert son sacrifice.

Le sacrifice est une offrande faite à Dieu, offrande spéciale, rituelle et réservée, car le sacrifice est

un acte social que tous les hommes doivent pouvoir reconnaître. Où est l'offrande du Christ ? — Cette offrande, nous la trouvons à la Cène : là, Jésus-Christ prend du pain et du vin ; il les bénit et consacre ; et en les consacrant, il les dévoue, les offre, les donne à Dieu, solennellement, rituellement, officiellement, et en même temps, par le même acte, il les change en son Corps et en son Sang, pour la rémission des péchés.

Le sacrifice est l'offrande d'une victime immolée. Où sera l'immolation ? — L'immolation, elle est à la Croix. Là, le Christ se livre à la mort, s'abandonne aux bourreaux qui le tuent, mais il leur laisse sa vie volontairement.

Prêtre et victime dans son sacrifice, Jésus a offert et s'est offert, et du même coup il a rendu à Dieu l'honneur infini auquel Dieu a droit ; et du même coup il a réparé, effacé, expié le péché. Encore une fois, la mission de Jésus est achevée, Jésus peut partir, car le monde est sauvé.

Jésus peut partir... Et il doit partir pour achever son œuvre et nous donner le Sanctificateur, l'Esprit de Lumière. Et pourtant Jésus veut rester, il veut être avec nous, il veut laisser aux hommes son sacrifice. Il ne veut pas que sa mort soit la fin du culte en esprit et en vérité, mais au contraire qu'elle soit l'initiation, le commencement de ce culte en esprit et en vérité qu'il était venu apporter aux hommes. — Et alors, ayant achevé à la Cène son sacrifice rituel, il laisse à l'Eglise le pouvoir de le renouveler : « Faites ceci en mémoire de moi ». En même temps, il donne aux Apôtres le pouvoir de faire ce qu'il a fait, de consacrer l'Hostie et de rendre présents sous les espèces du Pain et du Vin son corps immolé, son précieux sang répandu pour nos péchés.

Tel est le rôle du prêtre : être un autre Jésus-Christ, c'est-à-dire un homme qui tient de lui le pouvoir de consacrer l'Hostie, de rendre Jésus-Christ présent sur l'autel, et qui au nom de l'Eglise, dans un seul et même acte, en même temps qu'il consacre et qu'il rend Jésus présent sur l'autel, en même temps offre ce Jésus présent : à la messe, la Consécration, voilà l'offrande rituelle nécessaire au sacrifice.

Mais, où se trouve la victime ? me demandez-vous. — La victime est ce même Jésus, qui reste et demeure au ciel en état de victime, gardant en sa vie glorieuse de ressuscité les stigmates de sa Passion. Jésus est au ciel en état de victime glorifiée, il est dans la gloire tel que le Calvaire l'a mis Et c'est ce même Jésus que la Consécration de la messe rend présent sur l'autel. La messe est donc l'offrande de la victime qui a été immolée autrefois au Calvaire ; tandis que la Cène était l'offrande de Jésus qui devait être immolé le lendemain.

Voilà le rôle du prêtre envers Dieu : dire la sainte messe, c'est-à-dire offrir à Dieu, au nom de Jésus et au nom de l'Eglise, en témoignage d'adoration et d'expiation, une victime d'une valeur infinie. une victime divine, une victime qui est Jésus lui-même, le Fils bien-aimé du Père.

2. *Près du Christ mystique.* — Mais ce Jésus offert à la messe n'est pas un isolé ; Jésus n'est pas venu un jour dans le monde comme un être supérieur et sans attache avec le monde. Non ! Jésus, en naissant de la Vierge Marie, est devenu membre de notre famille humaine. Dans ce monde, il a des frères qui lui ressemblent, qui sont marqués à son image et qui doivent vivre de sa vie.

Et le prêtre doit aller aussi vers les frères de Jésus, et il doit leur donner Jésus.

Jésus, je vous l'ai dit, a voulu mourir pour nous, et par conséquent partir, mais aussi il a voulu rester.

Parce qu'il le fallait, parce que nous en avions besoin. En effet, la vie chrétienne a des moments pénibles. Il nous faut quelqu'un plus grand et plus fort que nous, qui nous entraîne dans son sillage, qui soit à moitié dans nos peines et dans nos joies, quelqu'un sur la force et la bonté duquel nous puissions compter. Ce quelqu'un, c'est Jésus.

Seulement, où prendre Jésus ? Dans son Evangile ? — C'est vrai. Mais l'Evangile, s'il est une leçon, un exemple et un testament, n'est pas une présence, ce n'est pas un vivant... Le souvenir de Jésus qui est passé sur la terre de Judée il y a vingt siècles ? Oui, sans doute, ce souvenir nous est bon et encourageant. « Mais enfin, me direz-vous, Jésus, lui, n'est plus là ; il est passé, il y a vingt siècles. Et moi, c'est maintenant que je souffre, c'est maintenant que j'ai besoin de lui, c'est maintenant que je l'appelle, que je le demande, que je l'invoque, qu'il me le faut. Où donc irai-je le prendre ? »

Où le prendre ?... Le prêtre vous le donnera.

Le prêtre offre Jésus, sacrifie Jésus, consacre Jésus ; mais il ne fait pas cela pour lui seul : il le fait pour les fidèles. Au prêtre, Dieu, avec son Fils unique, avec son Jésus, et à cause de son Jésus, Dieu confie les fidèles qui sont les membres de Jésus, les frères de Jésus, des Jésus commencés : « *Sacerdos alter Christus,* ». oui, sans doute, mais aussi : « *Christianus alter Christus,* le chrétien est un autre Christ. »

Les fidèles sont au prêtre, Dieu les lui a donnés. Le prêtre ira donc à eux, il les abordera ; mais il n'ira pas seul, il leur portera Jésus, il leur donnera Jésus.

Il leur donnera Jésus par ses enseignements ; il leur dira ce qu'est Jésus, il leur révélera Jésus, il leur fera connaître Jésus.

Il leur donnera Jésus aussi par sa conduite, par ses exemples, en leur montrant Jésus vivant en lui, en leur montrant ce que peut et ce que fait dans une âme l'amour de Jésus.

Il leur donnera ensuite Jésus, mais le vrai Jésus, cette fois, le Jésus de l'Hostie, le Jésus vivant et victime, le Jésus glorieux du ciel. Il les en nourrira : le prêtre est le nourricier des âmes.

Il leur donnera Jésus par ses soins vigilants, en les gardant à Jésus et en leur gardant Jésus. Le prêtre est un Pasteur ; à lui est confié le troupeau dont le Christ est le chef et dont il est, lui prêtre, avec Jésus et par Jésus, le gardien. Au prêtre de veiller sur ce troupeau, de le diriger, de le garder, afin que de toutes les brebis que le Maître lui a confiées, aucune ne périsse.

Et si quelques-unes s'égarent, et si quelques-unes tombent, ou s'arrêtent, lasses et découragées, sur le bord du chemin, le prêtre leur rendra Jésus par l'absolution. Car le prêtre est le médecin des âmes ; il a les paroles de la vie éternelle, les paroles qui font revivre.

Voilà le rôle du prêtre auprès de ses frères, auprès des frères du Christ ; voilà la mission que Dieu lui donne auprès de ses élus.

N'avais-je pas raison, chrétiens, de vous parler

de la joie du prêtre ! Quelle vie plus grande, plus noble, plus belle que celle-là peut-on rêver, désirer ? Connaissez-vous une vie plus utile ? Aller à Dieu, pour offrir à Dieu un sacrifice digne vraiment de sa majesté infinie, être le familier de Dieu, le représentant de Jésus, un autre Jésus, et de cet autel, où il est dans la famille de Dieu, se retournant vers les hommes qui sont aussi sa famille, aller à ces hommes pour leur donner, leur garder ou leur rendre leur Dieu ! Quelle joie pour le prêtre, joie qui est celle que Jésus donne aux siens et qui est parfaite !

Montez, ô prêtre, à l'autel du Dieu qui réjouit votre jeunesse !

II. — *Le prêtre, ministre des hommes*

Mais en tout cela n'apparaît encore que la joie du prêtre. Ou plutôt non, je me trompe : déjà apparaît une raison d'être de la joie du peuple chrétien, puisque le prêtre, après avoir exercé son pouvoir sur le corps réel du Christ, doit retourner vers ses frères et donner aux hommes les dons de Dieu.

Les Juifs, au moment de recevoir la Loi de l'Alliance, disaient à Moïse : « Que le Seigneur ne nous parle pas, mais toi, parle-nous au nom du Seigneur. » C'est qu'en effet l'homme, quel qu'il soit, ressent le besoin des relations directes avec Dieu, le besoin d'entendre la voix de Dieu. Mais il connaît son indignité, et il se tient loin de Dieu dont il a peur. Il lui faut un intermédiaire qui lui transmette les dons de Dieu ; il lui faut un médiateur : c'est le prêtre. Et c'est une des raisons de la joie des chrétiens fidèles devant un nouveau prêtre, devant vous, mon cher ami : c'est de retrouver en lui l'homme qualifié et marqué pour leur donner les biens de Dieu, le chargé d'affaires de Dieu près des hommes.

Mais il y a une autre raison à cette joie, raison plus profonde et plus belle encore, si possible. C'est que le prêtre, tout prêtre, est désigné par Dieu, marqué par Dieu pour être auprès de sa divine Majesté le chargé d'affaires des hommes.

Il est dit du Christ que Dieu l'a choisi pour récapituler en lui, pour résumer en lui, comme dans la tête, toute chose. Le prêtre, participant au sacerdoce du Christ, participe aussi à cette propriété du Christ. Il est choisi, élu, marqué, pour récapituler en lui le peuple chrétien. Le prêtre est l'homme du peuple chrétien, il est son ambassadeur, son chargé d'affaires ; ce qu'il fait, il le fait au nom de l'Eglise qui est l'assemblée de tous les chrétiens, hiérarchie et fidèles ; ce qu'il fait, l'Eglise le fait avec lui et par lui, et chaque fidèle le fait avec lui et par lui. Le prêtre répand sur les hommes les dons de Dieu. Mais ensuite, se retournant de la part des hommes vers ce même Dieu, il lui offre au nom des hommes les dons des hommes.

Et cela, il le fait surtout à la messe. Je vous ai dit ce qu'était la messe : la reproduction du sacrifice de la Cène et du Calvaire. Mais à la Cène, l'offrant c'était Jésus et Jésus seul. A la messe, un nouvel offrant entre en ligne de compte, car au Calvaire l'Eglise est née du sang de Jésus ; et l'Eglise a reçu de Jésus le pouvoir d'offrir à sa place : « Faites ceci en mémoire de moi. » Que l'Eglise soit seule à offrir, ou qu'il y ait aussi une offrande actuelle de Jésus, peu importe. Il nous suffit que l'Eglise ait aussi sa part à fournir. Elle la fournit en offrant par le prêtre le sacrifice de la messe, et elle la fournit aussi en s'offrant en victime avec Jésus victime.

Or, l'Eglise, qu'est-ce donc ? L'Eglise est le Corps mystique du Christ ; l'Eglise, ce sont tous les chrétiens, marqués à l'image de Jésus par le caractère du Baptême. Il s'ensuit qu'avec l'Eglise et dans l'Eglise, qu'avec cette parfaite Société qui constitue le Corps mystique du Christ, l'achèvement et le complément du Christ, chaque fidèle a sa part à fournir à la messe. Cette part, c'est l'offrande et c'est la victime. Le chrétien doit offrir la messe avec le Christ et l'Eglise qui offrent, et s'y offrir en victime avec l'Eglise victime et le Christ victime.

Voyez-vous, chrétiens, ce qu'est la messe pour vous ? Ce n'est pas un rite accompli en dehors de vous, une cérémonie qui ne vous intéresse pas, un acte qui soit exceptionnel ou surajouté dans votre vie. Non, la messe est l'acte officiel et principal du peuple chrétien, de chacun des chrétiens ; l'acte par lequel l'Eglise, et chacun d'entre nous uni à l'Eglise, offre à Dieu l'honneur qu'il demande, l'honneur infini qui lui est dû. Vous n'êtes pas des étrangers à la messe. Non, vous êtes chez vous. Ce qui se fait à la messe se fait pour vous, oui ; mais se fait par vous aussi, et la messe n'est complète que dans la mesure où vous y prenez part.

Tel est le sens de la belle parole de S. Paul : « Je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Eglise. »

Les souffrances du Christ, c'est sa Passion, c'est son sacrifice du Calvaire. Ce sacrifice est complet et parfait en lui-même, il est complet et parfait dans le Christ qui l'offrit et dans le Christ qui y fut offert. Que lui manque-t-il donc ? Ce qui lui manque, c'est son application aux hommes, c'est la part que les hommes doivent y prendre, pour en recueillir les fruits. Ce qui manque au sacrifice du Christ, c'est l'offrande que chacun d'entre nous doit faire, pour son propre compte, du Christ victime ; c'est aussi l'union de chacun d'entre nous au Christ victime ; c'est l'immolation mystique et cachée de chaque chrétien en union avec le Christ immolé. Et c'est cela qui se fait à la messe. Et c'est ainsi que la messe complète le sacrifice du Christ, en nous en appliquant les fruits, en nous joignant dans un même sacrifice à Jésus prêtre et victime.

Mais pour que cela soit possible, pour que les fruits de la Passion nous soient appliqués, il faut que la messe soit offerte. Il faut qu'il y ait une messe, pour que chaque fidèle reproduise pour son compte la Passion du Christ. Mais pour qu'il y ait une messe, pour qu'il y ait la messe, il faut des prêtres, il faut le prêtre au sens strict, celui qui, consacré par l'Evêque, peut, par un divin pouvoir, changer le pain et le vin au Corps et au Sang du Seigneur. Sans ce prêtre-là qui fait la consécration, pas de messe possible et, dans l'ordre actuel de la grâce, pas de participation au sacrifice du Christ. Le prêtre est donc un homme nécessaire au peuple chrétien ; il lui est indispensable, il est le seul qu soit indispensable.

Telle est la raison, la vraie, la profonde raison

de la joie du peuple chrétien devant le sacerdoce nouveau. Un nouveau prêtre, c'est une messe quotidienne de plus, c'est le sacrifice du Calvaire dont l'application et l'efficacité actuelle deviennent plus étendues ; c'est aussi une messe à laquelle le peuple chrétien peut s'unir, pour s'y offrir et s'y transfigurer dans l'oblation du Christ. Elle a donc bien sa raison d'être, cette joie, car la grandeur du prêtre est le bien de tous. De même que la messe vous appartient à tous, qu'elle est votre chose, ainsi le prêtre est votre homme, il est celui qui s'occupe de vos intérêts pour vous conduire à Dieu, vous offrir à Dieu et vous changer en Dieu.

* *

O prêtre, voilà votre fonction, voilà votre ministère ! Et de cette fonction, de ce ministère, jaillit votre joie, jaillit la joie de ce peuple !

Qu'ajouter à cela et que dire encore pour chanter vos grandeurs, et pour célébrer vos louanges ? — Il n'y a plus qu'à se taire pour louer et adorer Dieu qui dans un homme mortel fait de si grandes choses : *Magnificat anima mea Dominum, quia fecit mihi magna qui potens est.* Oh ! oui, pour emprunter les paroles de la Vierge Marie, Reine et Mère du Clergé, puisque mère de Jésus Prêtre : « Mon âme magnifie le Seigneur, car il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant. »

C'est qu'en effet dans ce jour de votre ordination sacerdotale, se sont consommés l'espoir et la promesse de votre jeunesse. Par les mains de notre Evêque bien-aimé, notre sainte Mère l'Eglise vous a présenté comme une épouse parée pour son époux, et conduit par sa sainte Mère Marie, Jésus, le Prêtre éternel, l'élu de votre cœur, a jeté les yeux sur vous, et ravi de la parure nuptiale que vous faisaient la prière, les saints désirs et la parfaite charité, il vous a dit les paroles du Psaume : « Je l'ai juré et je ne m'en repentirai pas : Vous êtes prêtre pour l'éternité. »

Oh ! puisse ce souvenir, puisse cette grâce, régner sur votre vie et la transfigurer à jamais et illuminer chacune de vos messes ! Vous avez tous les droits sur Lui, parce que sa miséricorde infinie s'est abaissée jusqu'à vous ; mais il a tous les droits sur vous, parce que vous vous êtes donné. Et c'est dans la transfiguration de ce Thabor que se sont échangées les promesses éternelles : « Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à mon Bien-Aimé. »

Le Thabor prépare le Calvaire, car l'autel est un Calvaire, c'est-à-dire un lieu où il y a une victime. A l'imitation de Jésus, il vous faudra descendre de ce sommet, puisqu'il vous faudra donner Jésus aux âmes. Comme votre mère Marie, vous connaîtrez les stations solitaires et douloureuses au pied de la Croix ! Mais rappelez-vous alors que l'autel, ainsi que le Calvaire, est aussi un Thabor, le Thabor d'une transfiguration non plus glorieuse, mais rédemptrice. Sur cette Croix, dans cette Hostie, se trouve votre amour. Puisque vous n'avez voulu que Lui seul, ne voyez que Lui seul ! Et Lui, le Bien-Aimé, il emplira votre âme de sa paix qui surpasse tout sentiment ! Il se fera votre force, votre consolation, votre souvenir, votre joie ! Qu'il vienne et qu'il établisse en vous son esprit de Sacerdoce et d'Hostie, pour vous garder en Lui et par Lui dans la ferveur d'un amour qui ne doit cesser de croître ici-bas, par et dans chacune de vos messes, que pour s'épanouir éternellement dans la gloire de la Trinité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Réunion d'agriculteurs

LE CATHOLICISME ET LES ŒUVRES AGRICOLES

Pietas ad omnia utilis est, habens promissionem vitæ quæ nunc est et futuræ.

La religion est utile à tout, elle a les promesses de la vie présente et de la vie future.

(S. Paul, *I Tim.*, IV, 8).

Messieurs,

Dix-huit siècles après S. Paul, un philosophe français qui, peut-être, n'avait pas lu l'épître à Timothée, Montesquieu, écrivait : « Chose admirable : la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'autre but que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur ici-bas. »

L'Apôtre inspiré et le philosophe de génie se rencontrant à travers dix-huit siècles pour traduire en expressions à peu près identiques une même vérité : voilà un fait frappant. Cet accord de la raison et de la foi, proclamant si nettement la valeur sociale du catholicisme, mérite notre attention, et il m'a semblé, Messieurs, qu'ayant à parler à des agriculteurs syndiqués et chrétiens, je ne pouvais choisir sujet mieux approprié.

J'essaierai donc de vous montrer que votre association, dont le but est de procurer le mieux-être de ses membres, trouvera dans le catholicisme la source de prospérité la plus abondante et la plus pure. Ne sera-ce pas, au reste, la meilleure manière de vous féliciter d'être venus assister en si grand nombre à cette cérémonie, qui est la mise en pratique de la vérité que j'énonce ?

I

Un auteur, américain et protestant, a écrit à ce sujet une page que je tiens à citer :

« Les plaies sociales de ce monde pourraient se cicatriser aisément, si ceux qui professent le christianisme essayaient sérieusement de donner au domaine des affaires une base évangélique et croyaient fermement à la réalité et à la possibilité d'une pareille mission. Si les commerçants et les industriels de nos jours, qui se disent chrétiens et connaissent les commandements du Seigneur, donnaient à leur vie le noble but de faire de toutes leurs transactions commerciales une démonstration de la possibilité de mettre l'Evangile en pratique, en assignant à leurs semblables la règle d'or qui prescrit de faire aux autres ce qu'on voudrait qu'ils vous fissent à vous-même ; s'ils prenaient la résolution de faire pénétrer l'Evangile dans le monde agricole, commercial et industriel, de traiter les hommes comme des frères, quoi qu'il pût advenir, ils pourraient accomplir la plus grande des réformes, inaugurer la période la plus magnifique de notre histoire. S'il se trouvait seulement un millier de personnes qui se déclarassent prêtes à suivre le Christ comme le firent les apôtres, dans le sens le plus étendu et le plus profond du mot,

on assisterait à un soulèvement du monde qui ferait monter jusqu'aux étoiles les rangs les plus infimes de notre corps social, et on verrait les anges descendre du ciel pour se mettre à la tête des vrais croyants, de tous ceux qui combattent pour le triomphe de la justice éternelle. » (G.-D. Herron, *Christianisme social*, p. 144-145).

En effet, Messieurs, ces plaies sociales dont vous n'apercevez peut-être pas toute l'étendue ni toute la gravité, mais qu'ont sondées les promoteurs du mouvement agricole et social, et auxquelles ils ont voulu remédier en fondant vos associations, sont de celles que l'on peut panser, mais non guérir hors du christianisme.

De par le fait de notre nature viciée par le péché originel, nous sommes terriblement individualistes, — on disait autrefois égoïstes, — et la sensualité et l'orgueil nous poussent sans cesse à troubler l'ordre social. Tout être humain que ces deux forces maîtrisent devient, dans son milieu, ambitieux et oppresseur ; il veut avidement le pouvoir, c'est-à-dire dominer pour asservir, et asservir pour dominer. Violence et ruse, homicide et mensonge, menaces et flatterie : voilà son code et sa science pratique.

Tous les désordres des passions viennent de la sensualité ; toutes les aberrations de l'esprit ont leur source dans l'orgueil ; et la sensualité et l'orgueil tiennent à l'égoïsme ou à l'amour déréglé de soi qui pousse l'homme à se constituer le centre de tout. Tel est le mal qui ronge l'humanité, entrave son développement et ne cesse de troubler sa paix.

Voilà pourquoi, Messieurs, le christianisme vraiment vécu, qui réprime l'orgueil et le sensualisme, est un élément indispensable à la paix sociale ; la grande paire d'ailes dont parlait Taine, qui soutient l'humanité dans les pures régions du devoir ; sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, l'homme se retrouve tel qu'aux premiers temps : égoïste et cruel, la société devient un coupe-gorge et un mauvais lieu.

Si du domaine des théories nous descendons dans celui de l'expérience, si nous cherchons ce qui a empêché tel Syndicat de naître, ce qui a tué telle Mutualité qui semblait bien établie, nous retrouvons invariablement l'envie et la jalousie dont notre nature déchue a tant de peine à s'affranchir. Nous comprendrons dès lors pourquoi il faut « donner aux affaires une base évangélique », et aux individus le maximum de perfection morale dont ils sont susceptibles, si l'on veut qu'une association soit possible et durable parmi eux

Cette vérité, les Belges l'ont comprise et ils la mettent en pratique ; ils font du catholicisme la base de leurs œuvres sociales ; c'est pour cela qu'elles sont prospères, et le ministre Helleput pouvait déclarer, non sans quelque fierté, à la Chambre des députés, il y a déjà quelque trente ans, qu'il n'est presque pas une seule famille de paysans belges qui n'ait l'un ou l'autre de ses membres engagé dans une société agricole.

II

Vos œuvres agricoles seraient-elles aussi nombreuses, aussi vivantes et aussi florissantes que celles des Belges, et seriez-vous, par elles, arrivés à conquérir l'aisance et même la richesse, que vous auriez encore à demander à la religion les promesses de la vie présente aussi bien que celles de la vie future.

Ah ! le bien-être, la richesse même, ne suffisent pas pour faire le bonheur. Jamais peut-être le confortable n'a été aussi grand qu'aujourd'hui. Le paysan honnête et laborieux jouit généralement d'une aisance suffisante ; il ne se reconnaîtrait plus dans le portrait, sans doute un peu poussé au noir, que La Bruyère a fait du laboureur au XVII^e^ siècle, et, malgré tout, le bonheur ne règne pas dans nos campagnes. On y est triste, on n'y chante plus. Autrefois, pourtant, lorsqu'au soir d'un jour de printemps, vignerons ou laboureurs regagnaient leur chaumière, on entendait, dans la campagne silencieuse, monter, sonore et vibrante, la voix de nos gars réveillant les échos pour leur dire les joies d'une conscience pure et d'une vie sans remords.

Les chants rustiques, hélas ! ont cessé, et si parfois, au détour d'un chemin, vous surprenez sur des lèvres adolescentes un léger fredonnement, ce sont les strophes de quelque chanson bête, mais qui est en vogue.

Les villages sont tristes ; les villes le sont aussi ; le monde tout entier est triste. Un écrivain contemporain, René Doumic, dans un chapitre sur le sentiment de la solitude dans la littérature contemporaine, constate que tous nos écrivains, « poètes ou prosateurs, faiseurs de vers, de romans, de pièces de théâtre, tous lyriques d'ailleurs, ne cessent de répéter qu'ils sont seuls sur la terre, et de s'en plaindre. » Ils sont seuls, nous dit-il, parce qu'ils ont rompu avec la tradition des siècles passés, qui était surtout faite de christianisme.

Voilà, Messieurs, la cause du mal. Le monde est triste parce qu'il est coupable et parce qu'il est impie

« Ah ! s'écriait le protestant Schérer, soyez-en sûrs, l'incrédulité tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre »

La raison, c'est que les désirs de notre cœur sont immenses ; Dieu seul peut les combler ; et quand on nous enlève les espérances d'outre-tombe pour restreindre l'infini de nos désirs aux satisfactions limitées d'ici-bas, on laisse dans le cœur un vide affreux que rien ne saurait combler : « *Fecisti nos ad te, Deus, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et une perpétuelle inquiétude agite notre cœur tant qu'il ne repose pas en vous, » disait S. Augustin.

Le malheureux Lamennais a fait de cette parole un commentaire magnifique : « Le soleil, disait-il, s'était levé brillant, sa lumière ruisselait sur les pentes des monts, perçait les ombres noires des forêts, scintillait réfléchie par l'humble poussière qui recouvrait les fils légers, le réseau impalpable et mobile étendu sur les prés, les champs : de fraîches odeurs, comme l'haleine des génies de la terre, embaumaient l'air calme ; des voix mystérieuses répandues au loin murmuraient des sons inconnus que l'oreille saisissait à peine, le dernier écho des songes de la nuit.

« Vous êtes grand, Seigneur, dans vos œuvres !

« Et je vis sortir des chaumières dispersées çà et là sur les coteaux, dans les vallons, des hommes âgés et d'autres plus jeunes, pâles, amaigris, courbés sous des instruments de labourage.

« Ils marchaient lentement, comme s'ils eussent